



son poing fermé s'abattit comme un marteau de forge sur la tête de l'Hindou. (page 507).

le coffre-fort... Beaucoup d'or, d'argent et de billets de banque, des bijoux de grande valeur, disparurent dans les poches du voleur. Il parvint ensuite à quitter le château sans être vu... Il porta les objets volés chez ma mère, et retourna en hâte vers le château. Il parvint à revenir dans sa chambre sans être vu.

Nul ne pouvait le soupçonner. Dans l'appartement du comte, il avait opéré dans l'obscurité la plus complète, si bien que le gentilhomme n'avait pu le reconnaître.

Le lendemain matin, il descendit avec les autres domestiques,

et apprit avec une fureur bien jouée tout ce qui s'était passé. Ce qui l'indignait vraiment, c'est que les voleurs avaient si solidement ligotté et baillonné le vieux maître que celui-ci avait failli étouffer. Et c'est ce dernier détail qui allait le conduire en prison... Le parqu^s fit une descente, et l'on détermina immédiatement que le baillon avait été fabriqué d'une espèce d'étoffe blanche provenant d'un essuie-main des domestiques.

L'on ne souffla mot de cette découverte, et l'on fouilla les chambres des domestiques... Dans l'une seule d'entre elles, un essuie-main faisait défaut... C'était dans la chambre d'Alfonso. Celui-ci dut comparaitre, et en sa présence tout fut fouillé. L'on trouva l'autre partie de l'essuie-main, dissimulée au fond d'un coffre. L'homme tenta encore de nier, prétendit que l'homme avait dû cacher là le morceau d'essuie-main, mais on le saisit et on l'emprisonna.

Il paraît qu'il y avait en usage, alors, dans les prisons espagnoles, des moyens spéciaux pour faire parler les coupables... Quoi qu'il en soit, il avoua, et avoua également qu'il avait porté le produit du vol chez ma mère, le soir même du vol.

Vous comprenez, la suite... Tous deux furent condamnés à six années de prison... Ma mère résolut de ne plus lutter plus longtemps contre le destin contraire... Elle passa toutes ces années parmi des femmes tombées, des voleuses, et lorsqu'elle quitta la prison, elle avait changé du tout au tout.

Elle avait appris à avoir une autre conception de la vie et de l'honnêteté.

Alfonso et elle furent libérés, et ils résolurent de vivre dorénavant ensemble. Ils s'épousèrent à Paris, et c'est après ce mariage que ma mère vint me prendre à l'hospice. Je passerai rapidement sur l'existence malheureuse qui débuta alors pour moi. Alfonso et ma mère travaillaient peu, et lorsqu'ils avaient quelque argent, la plus grande partie allait vers le cabaret.

Ma mère buvait pour oublier, parce qu'elle voulait s'empêcher de songer à la vie qu'elle menait, tandis qu'Alfonso buvait parce qu'il l'avait toujours fait et qu'il était un ivrogne fiéffé, en même temps qu'un véritable bandit !

Et lorsqu'ils étaient ivres tous deux, ils se prenaient aux cheveux, tandis que je recevais une large part des horions qui s'échangeaient dans l'étroite chambrette. Comme je vous l'ai déjà dit, lorsque ma mère n'avait pas bu, elle était très tendre et très bonne. Des heures durant, il lui arrivait de me prendre sur les genoux, de me murmurer de douces paroles, de me caresser, tandis que ses larmes venaient m'humecter le visage.

Mais à peine l'influence de la boisson se faisait-il sentir, qu'elle

m'injurait, me frappait, si bien que je tâchais de me réfugier dans un coin de la pièce... Il en est de même aujourd'hui... encore... Comme j'atteignais ma huitième ou ma neuvième année, Alfonso estima que j'étais assez grande pour gagner ma vie toute seule.

Il voulut me forcer à aller vendre des fleurs à Paris, comme le font des centaines de petites malheureuses à Paris, plus pour mendier ou même voler que pour vendre des fleurs... Au début, ma mère s'interposa, mais elle finit par y consentir. Elle consentait à tout, à certains moments, pourvu qu'on lui donne de quoi boire.

J'étais une belle enfant, disait-on, et c'est pourquoi les promeneurs m'achetaient de préférence des fleurs. Je ne sais si c'est pour cette raison que plus d'un acheteur me donnait le double de ce que je demandais, ou me laissait conserver la pièce d'un franc ou de deux francs qu'il m'avait tendue, mais c'est un fait que chaque soir, je rapportais une belle petite somme au logis.

Il s'ensuivit que ni ma mère ni Alfonso ne travaillèrent encore. Ils vivaient tous deux de ce que je gagnais. Et, lorsque je n'apportais pas assez à son goût, Alfonso me battait. Ma mère s'interposait alors, et il s'ensuivait une rixe. Quel enfer ! Alfonso avait une couple d'amis, avec lesquels il passait ses journées dans les cabarets.

Je crois même, car je n'en sais rien, que ces hommes m'ont entraînée souvent, qu'ils m'ont fait participer à des vols. La fin fut celle-ci : l'assassinat d'une vieille femme, que l'on tua parce qu'elle ne voulait pas dire où elle cachait son argent ; nous avons quitté Paris le soir, nous avons visité l'Espagne, l'Italie, l'Angleterre, pour, finalement, débarquer à Calcutta, où l'on doit avoir perdu notre piste, car Alfonso et sa femme boivent paisiblement leur whisky, se battent avec entrain et me donnent de bonnes raclées quand je ne rapporte pas assez d'argent.

Lorsque je rentrerai ce soir, pour aller, en vendant des fleurs, gagner de nouveau du whisky, les coups vont pleuvoir dru. Mais j'y suis habituée, et je me sens toute réconfortée d'avoir pu raconter mon histoire à des gens honnêtes. Cela m'a vraiment soulagée !

— Il est pourtant impossible, fit Taupin en wallon, que la fille ait inventé toute cette histoire !

— A moins que ses parents ne l'aient fabriquée de toute pièces, cette fameuse histoire, et la lui aient serinée, jusqu'à ce qu'elle puisse la réciter sans faute aux étrangers de bonne composition, pour les attendrir, et pour leurs prendre une couple de couronnes à la même occasion.

— Non, reprit Jeannot, elle nous a dit la vérité, la chose me paraît certaine. Son ton m'a paru vraiment sincère. D'ailleurs elle

ne nous demande pas d'argent.

Puis il poursuivit en français, s'adressant à Victoire :

— Pourquoi ne pas vous être enfuie ?

— Et où cela ?

Mais il vous est possible de gagner votre vie, puisqu'en somme vous subvenez aux besoins de deux personnes ?

— M'est-il possible, à moi, fille de seize ans, de m'en aller toute seule, par le monde ?

— Et pourquoi non ?

— Je crois, fit Limiet, qu'il est temps pour nous de rentrer à bord.

— En effet, confirma Taupin. Mister Steadily nous attend déjà, sans doute.

— Je voudrais bien donner quelque chose à la fillette, mais à quoi bon ? Cela ne servirait qu'à acheter du whisky !

— Tout à fait ce que je pensais.

— Et allons-nous l'abandonner à son sort ? demanda Jeannot.

— Y a-t-il autre chose à faire ?

Jeannot ne put donner de réponse à cela. En effet, qu'y avait-il à faire ? Le cœur serré, il quitta l'hôtel avec ses amis et la jeune fille. Lorsqu'ils arrivèrent dans la rue, Victoire laissa tout à coup échapper un cri d'angoisse et voulut s'enfuir.

Mais un homme s'élança sur elle, la saisit rudement par le bras et l'attira vers lui. Puis il se mit à la battre au visage et sur la tête en lançant des imprécations dans une langue que nul de nos voyageurs ne connaissait.

Tout cela n'avait duré qu'un moment. De nouveau l'individu voulut saisir la jeune fille qui avait réussi à se dégager, lorsqu'il reçut un coup de poing si violent, en pleine poitrine, qu'il lâcha prise et jeta un cri de douleur.

Jeannot se trouvait devant l'Espagnol, prêt à se jeter sur lui. Alfonso recula de quelques pas, un couteau brilla dans sa main, et il voulut se jeter sur Jeannot, pour lui plonger l'arme dans la poitrine.

Mais Limiet avait vu son mouvement. Il saisit l'Espagnol par le poignet, et le lui tordit violemment, si bien que le gaillard laissa tomber l'arme sur le sol et prit la fuite en hurlant de douleur.

— Où est Jeannot ? demanda Taupin, lorsque Alfonso eut disparu et que les quelques gens qui s'étaient arrêtés pour voir la querelle se furent dispersés.

— Oui, où est-il donc ?

Ils cherchèrent de tous côtés, rentrèrent au restaurant, restèrent un moment dans la rue, mais nulle part ils ne virent Jeannot.

— Se serait-il enfui vers le navire ? demanda Taupin.

— Lui ? S'enfuir ? N'as-tu pas vu qu'il s'est bien tenu ?

— Assurément, mais je ne comprends pas qu'il nous ait laissés seuls vis-à-vis de cet individu.

— Et où est la jeune fille ?

— Elle se sera enfuie !

— Avec Jeannot !

— Qui sait ?... Il faut que nous rentrions à bord, et si notre ami n'est pas rentré, nous fouillerons la ville... Nous nous perdons chacun à son tour.

— Plus souvent qu'à son tour même !

Ils se rendirent à bord du *Victoria*, où ils trouvèrent Jeannot, qui semblait les attendre.

— Vous voilà enfin ! s'écria-t-il.

— Enfin !... tu nous as laissés seuls vis-à-vis de cet Espagnol, après avoir mis le feu aux poudres.

— Je l'ai vu s'enfuir et je me suis dit qu'il était inutile d'attendre encore.. J'ai échangé quelques paroles avec Victoire et nous nous sommes enfuis.

— A-t-elle rejoint cet individu ? Il est capable de la tuer.

— C'est pour cela qu'il est impossible qu'elle retourne retrouver ces deux misérables !

— Pourvu qu'elle ait ce bon esprit.

— Elle sait gagner sa vie, ajouta Taupin.

— Mais non, répliqua Jeannot. Il faut que nous l'aidions.

— Hein ?

— Du moins, je veux le faire, moi !

— Mais nous partons dans une heure, peut-être dans une demi-heure !

— Qu'importe !

— Mais que veux-tu donc faire ?

— Emmener Victoire !

— A bord du *Victoria* !

— Oui.

— La chose est impossible !... Mister Steadily n'y consentira jamais, je puis te l'assurer !

— Je ne le lui demanderai que lorsqu'il lui sera impossible de refuser.

-- C'est à dire ?

— Ce n'est que lorsque le *Victoria* sera en pleine mer que je ferai connaître la présence de Victoire à bord.

— Est-elle ici ?

— Oui.

— Il faut prévenir immédiatement Mr. Steadily. Si tu le trompais, il s'en offusquerait à bon droit.

— Et s'il refuse ?

— En ce cas, la petite devra rester à Calcutta.

— En ce cas, je reste ici, moi aussi.

— Et ta mère ? intervint Limiet.

— Je ne la reverrai que quelques jours plus tard ! J'ai réfléchi mûrement. Et si Victoire ne peut pas rester à bord, je débarque aussi, moi !... Ma décision est arrêtée... Cette jeune fille ne peut être rendue à ses bourreaux. Et une fois en Europe... Ma mère s'occupera de Victoire, je ne m'en préoccupe guère, de cela !

— Mais que diable, que resterais-tu faire à Calcutta ?

— Je prendrais un autre paquebot qui me mènerait à Anvers.

En ce cas, je crois que Monsieur Limiet, qui est chargé de me remettre entre les mains de ma mère, restera également, et payera le passage de Victoire, si nous prenons un paquebot pour l'Europe.

— C'est en effet mon devoir, fit Limiet.

— Et le Rossai restera bien à Calcutta aussi, fit Taupin. Finalement, je devrais m'embarquer seul avec Mr. Steadily ?...

— Si cela ne va pas autrement...

— Allons trouver Mr. Steadily pour lui expliquer la chose, fit Monsieur Limiet.

Ils se dirigèrent vers la cabine de l'Anglais.

Limiet mit l'Anglais au courant de tout ce qui s'était produit à terre. Et, après avoir entendu affirmer Steadily qu'ils avaient bien agi en défendant la jeune fille, il lui fit également part du projet de Jeannot de l'emmener en Europe.

Mr. Steadily ouvrit de grands yeux. Il resta un moment sans souffler mot, puis il dit nettement :

— C'est impossible.

Limiet lui dit alors ce que Jeannot avait décidé de faire alors.

De nouveau l'Anglais réfléchit pour dire ensuite :

— Il est impossible de prendre la jeune fille à bord pour lui faire faire le voyage.

— En ce cas, mon devoir m'oblige de rester à Calcutta avec Jeannot, fit Limiet.

— En effet, c'est là votre devoir.

— Et moi, fit Taupin, je n'abandonne pas mes amis... Je vous prie donc, Monsieur, de me donner une nouvelle et bonne avance sur le prix de la pierre, afin que je ne doive pas manquer de rien.

— Ah ! tu restes ici, toi aussi. Et Monsieur le Rossai fera de même, sans doute ?

— Nous ne lui avons encore rien dit, mais nous supposons qu'il ne quittera pas Jeannot.

— Et vous supposez, parce que j'ai parfois cédé, alors que vous me menaciez de me quitter, que je céderai encore !... Cela devient du

chantage... La jeune fille ne peut pas être au voyage, et c'est fini! Et si vous voulez rester tous à Calcutta, libre à vous!

Il leur tourna le dos et partit en grognant entre les dents des parole indistinctes.

— Nous voilà bien! fit Taupin.

— Ecoutez, fit Limlet, si Mr. Steadily est têtù, nous le sommes aussi. Nous rentrerons en Europe par un autre paquebot.

— Tu as raison, fit Taupin. Allons demander l'avis du Rossai.

Le Rossai, comme bien l'on pense, se déclara d'accord avec ses amis, et les quatre camarades décidèrent de rester à terre au moment du départ du Victoria.

Mister Steadily avait arpenté le pont à grands pas. Une couple de fois il s'était arrêté, puis, secouant la tête il avait dit à haute voix: Non... non... non! Et il avait repris sa marche. Les quatre amis étaient réunis sur le gaillard d'arrière et s'entretenaient à voix basse. Tout à coup l'Anglais s'approcha d'eux.

— Vous me laissez partir seul, fit-il d'une voix rude.

— Il nous est impossible de faire sinon, Monsieur. Cela nous fait de la peine à tous, mais nous devons agir ainsi, parce que notre conscience nous le commande...

— Votre conscience... conscience... Allons, c'est bon!

Et l'Anglais se dirigea vers sa hutte, il n'y resta pas longtemps. Il vint rejoindre ses amis.

— Avec des gens têtus, dit-il, il n'y a rien à faire. La jeune fille peut nous accompagner.

Jeannot se dressa et saisit la main de Mr. Steadily.

— J'attendais cela de vous, Monsieur!

— Oui, c'est aisé, parce que vous savez que j'aime tous mes compagnons de mon grand voyage. Mais comment retrouverez la jeune fille?

— Elle se trouve déjà à bord, fit Jeannot.

— De mieux en mieux! s'écria Steadily. Vous étiez donc sûrs de voir réussir votre intimidation! Et avez-vous le consentement de ses parents de l'emmener?

— Non. Mais nous nous en passerons...

— Ils la réclameront.

— Ils ne savent pas même où elle se trouve.

— Mais ils le sauront bientôt.

— Ne partons-nous pas dans une demi-heure?

— Non.... Demain matin, sans doute. J'ai cablé à Londres et j'attends ici la réponse.

— C'est plus grave, cela!

— Attendons les événements, fit l'Anglais. D'ailleurs, avec de l'argent, nous pourrions faire ce que nous voudrions de ces gens. Et

m'est-il permis de voir la jeune fille ?

Jeannot s'éloigna immédiatement et revint au bout d'un moment. Il tenait Victoire par la main et l'entraînait vers le propriétaire du yacht. Mr. Steadily, frappé par la beauté de la jeune fille, se sentit aussitôt pris de sympathie pour elle.

— Voulez vous nous accompagner ? demanda-t-il.

— Oui, Monsieur.... Je veux faire tout ce qui est nécessaire pour que ne je doive pas rentrer chez mes parents.

— Je m'explique cela. C'est bien.

Puis, s'adressant à Taupin :

— Fais mettre une cabine en ordre pour mademoiselle.

— J'y cours, Monsieur.

— Jamais je n'ai vu Taupin exécuter un ordre avec autant d'empressement, fit Steadily en riant. Vous aurez beaucoup de serviteurs à bord, mademoiselle.

Les larmes aux yeux, la jeune fille regarda Steadily. Elle ne dit mot, mais, tout à coup, elle saisit sa main et y appliqua un long baiser.

— Voilà qui est en ordre, fit l'Anglais. Monsieur Limiet, auriez-vous l'obligeance de me suivre dans ma cabine ? J'ai deux mots à vous dire !

— J'ai une affaire pour vous, fit l'Anglais, lorsque les deux hommes se retrouvèrent assis dans sa cabine. Une affaire compliquée.

— A votre service, Monsieur Steadily !

— C'est plutôt pour Jeannot que vous aurez à travailler... J'ai un moment réfléchi au sujet de ce qui vient de se passer. Croiriez-vous que cette jeune fille est vraiment la fille d'un noble espagnol ?

— Oui.

— Ne croyez-vous pas nécessaire de savoir quel est son père ?

— C'est à dire... son nom, l'endroit où se trouve le palais de ses parents, en un mot, tout ce qu'il faut pour la faire reconnaître comme de noblesse, à un moment donné.

— Ce ne serait pas mal, quoique je n'en voie pas l'utilité !

— Cela provient, monsieur le détective, que vous ne vous pas plus loin que le bout de votre nez.

— Ah ?

— Jeannot a beaucoup de sympathie pour la jeune fille. Il la confiera aux soins de sa mère... Victoire deviendra une femme splendide... Me comprenez-vous à présent ?

— Pas trop.

— C'est fort, cela ! Ne voyez-vous pas que Jeannot se sentira bientôt de l'amour pour elle ?

— C'est à craindre, en effet.

— Si elle n'a pas de nom, c'est à craindre... mais si, vraiment,

elle est de haute noblesse, rien ne s'opposerait au mariage... La comtesse ne demandera pas mieux que de voir son fils heureux...

— Il faut avouer, Monsieur, que vous avez plus de prévoyance que moi.

— Et vous voyez ce qu'il y a à faire, puisque nous ne partons pas aujourd'hui.

— Oui, fit Limiet, je dois aller chercher cet individu et tâcher de découvrir quel est le père de la jeune fille.

— Parfaitement.

— L'Espagnol se mettra en colère en me voyant.

— Vous saurez bien le maîtriser en employant de l'or.

— Sans doute... j'ai d'ailleurs d'autres moyens...

— Je crois que vous pourrez réunir les renseignements nécessaires.

— Et je vous remercie pour vos conseils éclairés.

— J'eusse été un bon détective, n'est ce pas ? fit Steadily en riant.

Limiet fit part au Rossai ce qu'il avait à faire à terre et celui-ci se déclara immédiatement prêt à accompagner son ami. Victoire leur indiqua la demeure de ses parents et quelques moments après, les deux hommes se mettaient en route. Ils entrèrent dans une petite habitation, et, au fond d'une cour, ils découvrirent une ancienne étable où les dignes époux habitaient. Le Rossai entra le premier, après avoir vainement frappé une couple de fois. Dans un coin était étendu un paillason... Près de la petite fenêtre, qui laissait à peine filtrer un peu de lumière, se trouvait un meuble qui semblait avoir été une armoire, mais qui, à présent, n'avait plus rien de reconnaissable, sans portes, et dévoré par l'humidité....

En dehors d'une table et d'un banc, c'était là tout le mobilier. Sur la paillasse une femme tout habillée, était étendue et ronflait.. Sur le banc, les coudes sur la table et la tête entre les mains, un homme était assis. Devant lui se trouvait une bouteille vide, ayant contenu du whisky... C'étaient sans doute les parents de Victoire... Ils ne semblaient pas même s'apercevoir de l'entrée de nos amis.

Limiet toussora. Nul des deux demeurs ne bougea. Le Rossai s'approcha de l'Espagnol, le saisit par les épaules et le secoua rudement. L'homme se réveilla et regarda les étrangers avec stupeur.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il en espagnol.

— Ne parlez vous pas le français ?

— Si, répondit l'espagnol.

— Nous avons à vous demander quelque chose.. Mon ami désire avoir quelques renseignements.

C'est alors seulement que l'Espagnol vit Limiet qui stationnait près de la porte. Un cri d'étonnement échappa aux lèvres d'Alfonso.

Il se dressa brusquement. Limiet sortit son revolver de sa poche.

— Je vois que vous me reconnaissez, fit-il, et c'est pourquoi je vous avertis que ce revolver est de bonne marque et qu'il est chargé.

Le visage de l'Espagnol reflétait une rancune terrible, mais le revolver semblait lui inspirer une crainte salutaire et il se rassit.

— Je vois avec plaisir que vous voilà calme, fit Limiet.

— Moi de même, fit le Rossai, en tirant à son tour son revolver, car ce revolver ne le cède en rien à l'autre, et il est tout aussi bien chargé.

— Vous voyez, poursuivit Limiet, qu'il est de votre intérêt d'être très calme et de nous dire ce que nous désirons savoir.

— C'est bon, fit Alfonso, qui voyait qu'il avait à faire à forte partie.

— Nous désirez savoir l'une ou l'autre chose concernant la petite Victoire...

Les yeux de l'Espagnol jetèrent des éclairs...

— Où est-elle ? demanda-t-il.

— Ecoutez, mon ami, reprit Limiet, nous venons ici pour vous interroger et non pas pour être interrogés.

— Si vous ne me dites point où se trouve ma fille je ne dirai plus un mot.

— Ah ! Ah ! En ce cas, nous vous ferons plutôt interroger par le juge, qui vous fera arrêter immédiatement parce que vous exploitez une jeune fille mineure.

— Ma fille !

— D'abord, cessez de vouloir nous jouer. Nous connaissons toute la situation. Victoire est la fille de votre femme, et vous deux, vous envoyez la jeune fille mendier pour acheter du whisky avec ce qu'elle vous rapporte.

— Est-ce que la petite sorcière vous a...

— Pas de paroles inutiles. Je sais tout, et c'est pourquoi que je vous avertis que le juge, après vous avoir interrogé à ce sujet, aura également à vous poser quelques questions au sujet d'un mandat d'amener qui concerne un excellent ami à vous, et qui a été lancé à l'occasion d'un meurtre commis à Paris ?

Ces mots semblaient avoir un effet foudroyant sur l'Espagnol.

— Je suis en votre pouvoir, soupira-t-il. Dites-moi ce que vous voulez savoir, et je vous répondrai.

— Quel était le père de Victoire ?

— Son père... Un honnête homme, croyez m'en !

— Je vous ferai remarquer fit vivement Limiet, que je n'ai pas de temps à perdre... Son nom ?

— Et si je vous donnais le certificat de mariage de ma femme,

de son premier mariage ?

— Cela serait excellent.

— Je puis vous vendre la pièce.

— Encore bon. Vous voyez que nous sommes de bonne composition. Voici deux livres.

Et Limiet lança deux pièces d'or sur la table. L'Espagnol se jeta sur les pièces comme un chat sur une souris, et les mit en poche. Il se dirigea ensuite vers la paillasse où la femme continuait de dormir. Il réveilla la dormeuse en donnant un violent coup de pied sur la paillasse.

— Debout... lève-toi... il y a quelqu'un qui veut te parler... Lève-toi, te dis je !

Et il donna un nouveau coup de pied qui cette fois atteignit plutôt la femme que la paillasse. L'épouse d'Alfonso se redressa et, les yeux hagards, regarda Limiet et le Rossai. Il fut possible à ces derniers de voir que c'avait dû être une fort belle femme, ressemblant fort à Victoire, mais les traits étaient flétris, et les yeux, qui avaient dû être fort beaux, respiration l'abêtissement.

— Ces messieurs viennent vous parler de Victoire ?

D'une voix étrange, comme perdue en un rêve, la femme demanda :

— Où est ma chère enfant ?

— Il ne s'agit pas de cela, fit l'Espagnol. Où est ton certificat de mariage ?

— Pourquoi demander cela ?

— Ces messieurs le désirent.

— Je l'ignore.

— Je te donne une demi-minute pour le trouver, sinon je t'y aiderai, fit Alfonso. Allons, houp ! Cherche !

La femme se dirigea vers l'armoire, d'où elle retira quelques papiers que l'Espagnol lui arracha.

— Voyons ..

Il inspecta les papiers, et, prenant une feuille jaunie et sale, il la tendit à Limiet. Celui-ci prit le document, et s'approchant de la fenêtre, il s'efforça de déchiffrer la pièce, couverte de tâches de graisse.

Il sembla y réussir, et dit :

— C'est bien cela... Nous ne demandons rien de plus.

— Où est ma chère Victoire ? s'écria la femme.

— En bonnes mains !

— Mais dites-moi où ?

— Inutile !... Où elle se trouve à présent, elle aura meilleure vie qu'ici.

— Elle doit revenir !

— Nous n'avons plus rien à faire ici, fit Limiet, et il fit mine de s'élcigner. La femme lui barra le passage.

— Mon certificat ! Il ne faut pas l'emporter ! A l'aide !

Au moment où elle jeta ce cri à haute voix, l'Espagnol la saisit à bras le corps et la jeta rudement sur la paillasse.

— Tais-toi ! Ou...

Il ne poursuivit pas, mais sa menace quoique incomplète semblait avoir terrorisé la femme. . elle ne bougea plus.

Limiet et le Rossai étaient déjà sortis, Alfonso les suivit jusque dans la rue.

— Faites-moi le plaisir, fit Limiet, d'aller retrouver votre femme. Si vous osez nous suivre, je prévien le premier agent de police veau et je te fais arrêter. Est-ce compris ?

— Assurément, monsieur... mais je n'allais qu'acheter ici en face une bouteille de whisky... cela apaisera ma femme.

L'homme entra en effet dans un magasin de liqueurs. Dès qu'il eut disparu, les deux hommes prirent les jambes à leur coup.

— Qui sait si demain l'individu ne regrette pas la chose. Le vois-tu revenir, et exiger qu'on lui rende sa fille ?

Nous pourrions le faire arrêter, mais l'on ramènerait Victoire vers sa mère... C'est ce qu'il faut éviter, et c'est pour cela qu'il est préférable que l'homme ne sache pas où se trouve l'enfant... Avant qu'il ait pu reprendre ses sens demain, nous nous trouvons en pleine mer.

— La jeune fille est-elle vraiment de noblesse ?

— Je le crois... Mais marchons vivement. Je te dirai tout à bord...

Arrivés à bord, Limiet et le Rossai entrèrent immédiatement chez Monsieur Steadily.

— Avez-vous obtenu les renseignements désirés ? demanda l'Anglais.

— Infiniment mieux, Monsieur, j'ai le certificat de mariage de la mère de Victoire. Voyez...

Steadily dépla le document, et lut à mi-voix ce qui suit :

Par devant nous, John William Gealby, curé de l'église catholique romaine d'Alsamparochc, ont été mariés aujourd'hui Emile Antoine Philippe Alphonse Marie Anne G. Feriquy, comte de Vinaroz, né à Jativa le 1^{er} mai 1860, fils de Charles Philippe Alphonse Marie Anne Feriquy, marquis d'A'maza et Jativa, grand d'Espagne et d'Hortense Louise Marie, Baronne de Tilly-Hormingaz, et Victoire Dupont, née à Paris le 3 juillet 1863, fille de Jean Georges, et de Caroline Doret.

— De la plus haute noblesse espagnole ! murmura-t-il, pourvu que le mariage soit valable.

Il retourna le document et lut quelques mots qui se trouvaient inscrits au verso.

— En règle ! fit-il. Il y a une déclaration du consul d'Espagne à Londres. Le mariage est valable et Marie Jeanne Feriqui est bien la fille du grand d'Espagne !

— Comme tout va prendre une tournure curieuse ! s'écria Limiet. Si nous n'avions pas rencontré cette enfant, elle aurait passée sans doute tous ses jours dans la misère.

— Le hasard régit tout, fit Steadily. Au lieu d'emmener à la comtesse un fils, vous lui emmènerez deux enfants, Monsieur Limiet.

— En effet, et je crois qu'elle ne m'en voudra pas de lui apporter une comtesse... Elle préférera cela plutôt que la fille d'un charbonnier. Je suis content d'avoir suivi votre conseil, Monsieur et d'avoir pu obtenir ces documents. Que dites vous de ce titre : Comte et comtesse de Brémont Feriqui Vinarez !

— Fort bien, cher monsieur Limiet, mais le grand-père a pu mourir, et le père de Victoire était peut-être le fils aîné. Ce serait mieux encore : Marquis et marquise de Brémont Almanza de Jativa.

— Je n'y comprends plus rien ! s'écria le Rossai. Pourquoi tous ces noms ?

— Parce que, répondit Limiet, nous ne serons pas longtemps en Europe sans assister au mariage de Jeannot et la belle bouquetière.

— Ah ! Ah ! Ah ! s'écria le Rossai, tellement frappé par cette nouvelle qu'il lui fut impossible de trouver autre chose.

Il n'avait jamais songé à cela !

Revenu de son ébahissement, qui provenait moins de la nouvelle en elle-même que du peu de jugement dont il lui semblait avoir fait preuve, il ajouta :

— Le sultan des Ouyambas honorera la cérémonie de sa présence.

— Et Taupin, le grand-prêtre des Aucklandais, y sera également !

— Peut-être même Monsieur Steadily, lord of Peenskilty ! demanda Limiet.

— Si la chose est possible, sans doute ! répondit l'Anglais.

— Un seul de nous fera exception, fit le détective, et devra se cacher dans quelque coin, : Oscar Limiet qui ne peut se prévaloir d'aucun titre.

— Au contraire vous aurez droit au plus beau titre, répondit Steadily : vous serez le bienfaiteur de la mère !

Kaerloff. le nihiliste.

Dès le lever du jour, le *Victoria* quitta Calcutta, le lendemain matin.

Jeannot se sentit déchargé d'un grand poids lorsque le navire quitta la rade. Il n'avait pu fermer l'œil de la nuit, car une inquiétude sans nom le tenaillait : si les parents de Victoire venaient la redemander, l'enlevaient ?

Mais Limiet lui avait dit qu'ils n'oseraient pas, que l'Espagnol aurait soin de ne pas se montrer, de peur d'être livré à la justice, et Jeannot s'était efforcé de se tranquiliser en songeant à ces paroles. Mais c'était en vain !

Il ne sentit diminuer sa crainte que lorsque la terre eut disparu aux yeux.

— Tu peux en dire que l'on veut, fit Taupin au Rossai, mais le hasard fait de drôles de choses et je commence à croire que notre pauvre Tarara avait raison en disant que tout était écrit ici haut.

— Je m'en moque, dit le Rossai. Que ce soit écrit ou non, cela doit arriver... Dès que notre bobine n'est pas dévidée, toutes sortes d'aventures, tant amusantes que contrariantes, se produisent. Vois un peu ce qui vient de se produire à présent !

— Mais il a réuni Jeannot et sa bouquetière. As-tu déjà réfléchi à cela ?

— Comment réfléchi ?

— Mais oui. Le fils volé d'une comtesse, qui était forcé de gagner sa vie en racolant des sous pour un ivrogne qui n'était point son père, se dirige vers Calcutta, via pôle Sud, pour y trouver la fille d'un comte espagnol, qui, en vendant des fruits et des fleurs, suppléait aux besoins d'un ivrogne qui, lui non plus, n'était point son père. N'est-ce pas curieux, cela ?

— En effet, c'est assez curieux, mais l'on trouve des choses curieuses en faisant le tour du monde.

— Si j'étais resté à Paris, et si tu n'avais pas quitté Liège, nous n'aurions rien vu de tout cela, en effet.

— Et qui sait ce que nous aurons encore à voir !

— J'espère que ce sera peu de chose ! Mr. Steadily a affirmé que nous allons immédiatement à Londres. Nous ne toucherons plus terre que pour faire du charbon.

— Tant mieux... car cette vie aventureuse commence par m'ennuyer...

Un moment après, ils regardèrent devant eux sans dire un mot. Ils songaient à l'Europe, à tout ce qui s'était produit depuis qu'ils avaient quitté la terre natale.

Et ils sentaient de l'émotion, ils eussent pu pleurer ..

— Je désire vivre à mon aise à Paris, ou peut-être à Liège, puisque j'y suis né... Je n'ai rien à craindre pour l'avenir... Je pourrai vivre...

— Tu seras riche à millions... Quant à moi, je ne suis pas tant assuré des jours futurs.

— Ne me quitte pas.

— Et Jeannot ?

— Reste avec lui alors. Tu n'as qu'à choisir.

— Je ne demanderais pas mieux. Mais cela irait-il ?

Une fois revenu en Belgique, mon camarade deviendra le comte de Brémont, et la société d'un vagabond tel que moi sera peu agréable, si ce n'est pour lui, pour son entourage, en tout cas !

— Jeannot serait-il ingrat à ce point ?

— Il ne s'agit pas d'ingratitude... Comme je te l'ai dit, les circonstances... le rang qu'il occupera dans la société, ses relations... tout y contribuera...

— Il se peut, mais rien ne te dit que Jeannot respectera toutes ses conventions... Et d'où te viennent ces idées noires ? Ne vaut-il pas mieux attendre les événements plutôt que de se faire du chagrin, alors que rien ne te dit que cela arrivera !

Et parlons d'autre chose, car tu as une diable de figure, que je n'aime nullement.

— Tu as raison ! Il vaut mieux ne pas se faire des idées noires à l'avance. J'ai des idées noires, aujourd'hui, en effet, l'on dirait qu'un pressentiment obscur m'assiège...

— Un pressentiment ?

— Oui, vraiment !... Tu verras qu'aujourd'hui il se passera quelque chose qui nous fera du chagrin. Inutile de rire car ces choses ne me trompent pas.

— Voilà que tu deviens prophète de mauvaise augure !

— C'est encore moins sérieux cela !

— Tu verras, hélas, que je dis la vérité !

— J'espère le contraire.

— Moi de même, mais, à notre grand dam, tu verras que j'ai raison.

— Tu te moques de moi.

— Je ne me suis jamais senti aussi sérieux.

— Et jamais je n'aurai envisagé l'avenir avec autant de confiance. Mon pressentiment me dit que nous serons bientôt à Londres sans autres aventures, et mon pressentiment vaut bien le tien, j'espère.

— Assurément ! Attendons les événements.

— C'est tout ce que nous pouvons faire.

La conversation fut interrompue par l'appel au déjeuner.

Le jour se passa sans le moindre événement... Le *Victoria* poursuivait sa route de toute la force de ses machines.

La nuit avait étendu son voile sur la terre, voile impénétrable, qui obscurcissait la lune et les étoiles.

Sur le pont du vapeur, il était impossible de distinguer quoi que ce fut.

On eut pu croire qu'une tempête allait venir...

L'on n'avancait qu'avec circonspection et le capitaine lui-même se trouvait sur la passerelle...

Ne venait-il pas de voir des feux... N'était-ce pas un navire qui s'approchait en sens inverse, à grande vitesse ?

En effet, il ne se trompait point.

Il donna un ordre bref, pour faire donner une impulsion au *Victoria* qui l'éloignerait de la course du bâtiment.

Non, il s'était trompé... Il n'y avait pas un seul feu à voir, sur toute l'étendue de la mer. Était-ce une vague phosphorescente qui l'avait trompé ? Avait-il eu une hallucination ? Sans doute, car malgré tout, il ne vit rien.

Tout à coup, il découvrit une masse noire, presque à côté du bateau.

C'était donc bien un bateau, qui, à un moment donné, avait dû éteindre ses feux. Et pourquoi ? Le capitaine n'avait pu faire cela que dans des intentions mauvaises. Le commandant fit donner ordre à tous de venir sur le pont tandis que le machiniste avait à forcer ses feux.

Cela n'eut pas d'effet, car après quelques moments le capitaine du *Victoria* s'aperçut que le bateau, sur lequel nul bruit ne se faisait entendre et qui n'avait pas de feux, naviguait aussi vite que le *Victoria*.

Mister Steadily et ses amis étaient également venus sur le pont. Les marins sont fort superstitieux.

— C'est un vaisseau fantôme, firent les hommes, c'est présage de malheur.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE
de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK
57, RUE ST-WILLEBRORD
ANVERS.
1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
